

## L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ROUMANIE ET LA REACTION CONTRE CETTE INFLUENCE (1870–1900)

ION BULEI

Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'influence française en Roumanie avait atteint son apogée. Bucarest avait pris un visible aspect parisien. Et non seulement Bucarest, mais aussi Craiova, Constanta, Iasi ... suivaient la même route. Les deux axes principaux de Bucarest nord-sud, est-ouest rappelaient la *grande Croisée* de Haussmann ou la *grande Croisée* du projet de restauration de Paris médiévale d'E. Hénard. Le centre médiéval à Bucarest aussi est divisé, pris en possession et introduit dans le nouveau réseau des rues, de l'est à l'ouest et du nord au sud. Le premier axe avait été coupé par Pake Protopoescu, le second par N. Filipescu, tous les deux maires jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Les bâtiments situés sur les deux axes n'étaient de loin aussi grands que ceux de Paris, mais ils s'élançaient vers les hauteurs. La perspective non plus ne ressemblait pas à celle de Paris, mais elle était, évidemment, de nature européenne, ce qui était, peut-être, mieux. L'empereur Franz Josef, visitant Bucarest en 1896 se déclare enchanté de Calea Victoriei (La Voie de la Victoire). «N'étant pas rectiligne, mais ayant des courbes tous les 20 à 30 mètres, elle a toujours une autre perspective, un autre aspect, ce qui tient mon œil sous le charme d'une perspective différente, tandis que les boulevards (parisiens, *n.n.*, *I.B.*) dès que l'on y pénètre on imagine toute leur physionomie qui, n'ayant aucune variation d'aspect, devient monotone, n'offrant plus d'intérêt». C'est ce qu'il disait à la reine Elisabeth dans le carrosse qui les transportait vers le Palais royal, probablement, pour lui faire plaisir. L'imitation de Paris est visible aussi dans l'aspect des Halles centrales de la Place Bibescu et les Halles Amzei élevées en 1872 et qui, par leur construction, en briques, charpente en fer et verre, imitaient les Halles de Paris. Toujours en 1872, l'architecte français Alfred Berthon construit l'Abattoir. Un aspect parisien a aussi le Jardin de Cismigiu qui, même s'il est projeté par l'Autrichien Wilhelm Mayer et, décoré du paysagiste allemand Fr. Rebhuhn, rappelle le Jardin des Plantes de Paris. L'aspect du Parc Carol est encore plus rapproché du modèle français, étant décoré en 1906 par E. Redont, celui qui avait fait aussi le Parc Bibescu, de Craiova. Les plans de construction des palais les plus renommés de Bucarest sont faits soit par des architectes français, soit par des architectes roumains, ayant étudié les Beaux-Arts. L'Athénée roumain est construit en 1888 par l'architecte français Galleron, la Banque nationale, en 1895, d'après les plans du même Galleron, et de Cassier Bernard, la Bibliothèque centrale universitaire, l'aile du côté de l'Hôtel Continental est l'œuvre de Paul Gottereau.

C'est toujours lui qui construit le Palais de la C.E.C. (la Caisse d'épargne, ndr), entre 1896–1900, l'imposant bâtiment avec son arcade soutenue par quatre colonnes et avec sa coupole monumentale. Un autre architecte français, Albert Ballu, qui avait construit aussi l'Hôtel de Ville de Paris, élève entre 1890–1895, le Palais de Justice, (dont les travaux furent achevés par l'architecte Ion Mincu). Louis Blanc construit entre 1894–1896 le Palais du Ministère de l'Agriculture, le même architecte qui, en 1898, fait construire la Cour des Comptes et, entre 1900–1902, le palais de la Faculté de Médecine. Le Palais royal de Bucarest est reconstruit entre 1882–1885 toujours par un architecte français, le même Paul Gottereau, qui refait aussi le Palais de Cotroceni. Et il y a de nombreux hôtels et bâtiments privés, toujours l'œuvre des Français ou des Roumains formés en France. Le style architectural est, naturellement, français: Renaissance, néoclassique, éclectique. Même les statues de Mihai Viteazul, I.C. Bratianu, Lascar Catargiu, Al. Lahovari, Take Ionescu, ... sont des œuvres de: C. Belleuse, Er. Dubois, A. Mercier. Les grands magasins, la mode des vitrines de Calea Victoriei sont comme à Paris. Cependant, nous sommes dans un Petit Paris.

Et l'influence française ne s'arrêtait pas à la rue, aux bâtiments qui s'élançaient vers le ciel poussiéreux de Bucarest. Cette influence est encore plus prégnante si l'on cherche à pénétrer de l'extérieur vers l'intérieur. La décoration, le mobilier s'ils n'étaient pas venus de Vienne, étaient toujours français. Les bibliothèques étaient remplies de livres français, les conversations avec les invités, notamment des dames, portaient généralement sur des sujets de mode, de littérature française ou des souvenirs de récents déplacements à Paris, les vêtements suivaient la mode française, on parlait en bonne mesure la langue de Voltaire... En politique on pensait et on parlait français. 101 ministres sur tous les 141 ministres ayant fonctionné dans l'Ancienne Roumanie, entre 1866–1916 avait fait leurs études en France ou en français<sup>1</sup>. Le français était la langue parlée par le roi Carol au cours des audiences, y compris avec ses ministres (il parlait français y compris avec les politiciens qui avaient étudié dans l'empire austro-hongrois ou en Allemagne, comme P.P. Carp ou D. Sturdza, avec qui il pouvait parler allemand (avec T. Maiorescu, il parlait parfois en allemand). Et tout le long de son règne, de 48 ans, ce fut comme cela. Au cours du Conseil de Couronne de Sinaia, en 1914, la langue utilisée au moment de prendre la décision concernant le sort du pays durant ces moments difficiles fut le français. Les politiciens roumains également utilisent le français pour leur correspondance, bien qu'ils eussent pu utiliser l'allemand, comme l'ont fait D.A. Sturdza avec P.P. Carp ou T. Maiorescu avec D. Sturdza.

<sup>1</sup> Voir en détail, avec d'autres éléments définitoires le livre de Ion Bulei, *Ion Mamina, Gouvernements et Gouvernants (1866–1916)*, Silex, Bucarest, 1996.

Les diplomates roumains accrédités à l'étranger envoient leurs rapports en français (ils le feront jusqu'en 1925), parce que les ministres auxquels ils s'adressaient à Bucarest voulaient savoir aussi précisément que possible ce qu'ils avaient discuté avec les différents politiciens des pays de résidence (les discussions étaient toujours en français). Ce fut, au moins, de cette manière que justifiait Titu Maiorescu l'utilisation du français par des diplomates, en 1913, au cours d'une discussion au sein du Parlement, répondant à l'historien N. Iorga, qui avait demandé que les rapports des diplomates soient rédigés en roumain. N'importe qui voulait lire un journal en français pouvait l'acheter aux kiosques de journaux de ces années-là, fin du 19<sup>e</sup> siècle : «L'Indépendance roumaine», «Bucarest artistique », «L'Art roumain», «Le Pays», «Le Littérateur», «Le Peuple roumain», «La lanterne moderne», où il y avait des articles signés Claymoore (Mihai Văcărescu), «Le Bucarest mondain», «La Bourse de Bucarest»... Ou bien, on pouvait aller à une librairie française (par exemple, les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle, à la librairie G. Ioanid / A. Spirescu ou chez Socecu, à Bucarest, chez Dimitrie Daniel, à Iasi, chez Ig. Haimann, à Sinaia, ou bien on pouvait lire la presse française dans l'un des hôtels du style français du centre de la Capitale, Hugues, par exemple, entièrement français (les repas, étaient préparés le plus souvent par des cuisiniers français, le cuisinier s'appelait Trompette). Au Théâtre national le plus grand nombre de pièces étaient jouées en français vers la fin du siècle ou bien elles faisaient partie du répertoire du théâtre français ou il y avait des acteurs français...<sup>2</sup>

Selon les calculs de Constant Manuca<sup>3</sup>, les mots d'origine française du roumain, les emprunts uniquement français, ou dans lesquels le français reste la première langue de référence, représentent quelque 39% du vocabulaire, avec une fréquence de près de 20%. C'est-à-dire, dans le langage courant, un mot sur cinq en moyenne est d'origine française (par comparaison, les emprunts allemands en roumain ne représentent, selon la même statistique, que 0,98% du vocabulaire et 0,28% de la fréquence). Le modèle français s'impose aussi dans l'assistance sociale, tout comme l'on constate dans la loi d'organisation des communes urbaines de 1894 ou de l'activité théorique et pratique de Constantin Severeanu et du dr. Iacob Felix<sup>4</sup>. Le droit privé roumain est codifié spécialement sur la filière française, le droit administratif également (en première phase, ultérieurement étant préféré le modèle anglo-saxon), le code civil est toujours français (ayant 300 articles de moins que le code français, reprenant aussi des dispositions des lois

<sup>2</sup> Voir en détail Sultana Craia, *Francophonie et francophilie en Roumanie*, Bucarest, 2006.

<sup>3</sup> Constant Manuca, *Lexicologie statistique romaine*, Bucarest, 1978.

<sup>4</sup> Ligia Livadă-Cadeschi, *Philantropie et assistance sociale. Des influences françaises dans l'espace social roumain*, dans le *Modèle français et les expériences de la modernisation. Roumanie, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle*, avant-propos et coordination de l'édition, Florin Țurcanu, ICR, Bucarest 2006, p. 58 et la suivante.

roumaines antérieures)<sup>5</sup>. L'influence française se manifeste aussi d'une manière dominatrice également dans l'administration locale<sup>6</sup>.

1. Mais est-ce que le modèle français était seulement la vocation de l'élite ou bien aussi celle des masses (entendant par masses, en terme restreint, ce qu'il signifiait à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, respectivement, la totalité de ceux qui savaient écrire ou lire et de ceux qui payaient un impôt à l'Etat, autrement dit, la totalité de ceux qui allaient voter dans le régime censitaire).

L'influence française se manifestait, il est certain, au niveau de l'élite. On pourrait dire que les masses suivent le modèle de leurs élites dirigeantes. Et, si dans la Roumanie de cette époque-là les élites étaient sous l'influence française, les masses elles aussi l'étaient. L'affirmation, même si elle a une certaine dose de vérité est un peu trop superficielle. Ce que l'on peut constater plutôt c'est que par le biais des journaux français, par les livres français, par les différents spectacles en français, par l'utilisation fréquente de cette langue dans la vie sociale, politique et culturelle moderne, notamment par son apprentissage à l'école, l'influence française dépassait le cadre restreint de la « bonne société ». Dans l'Ancien Royaume de Roumanie le français était obligatoire durant toutes les années de lycée, 7 à 8 ans, fait reconfirmé à la fin du 19<sup>e</sup> siècle par la Loi de l'enseignement secondaire de Spuru Haret, de 1898). Par conséquent, le français était plus ou moins appris par tous les jeunes qui suivaient les cours des lycées, non seulement l'élite, dans le sens restreint du mot. Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'influence française passe de l'aristocratie vers la bourgeoisie. La première, tout comme elle cède la suprématie économique, cède aussi la suprématie culturelle et politique. En fait, le processus s'avance des deux directions. Evidemment, pour la couche supérieure de la société, on pouvait apprendre le français y compris à la maison ou en étudiant en France. En 1898, le jeune intellectuel roumain Pompiliu Eliade publiait sa thèse de doctorat consacrée à l'origine de l'influence française sur l'esprit public en Roumanie<sup>7</sup>. Il croyait que le moment où il écrivait son livre était « le moment où l'on n'est ni trop près ni trop loin du sujet de son étude; où l'on entend, pour ainsi dire, encore le bruit des armes, sans voir les combattants. La génération qui nous précède ne pouvait guère distinguer les traits caractéristiques de l'esprit roumain, ni émettre un jugement impartial sur l'influence française; la génération qui nous suivra sera en présence de l'esprit roumain tout formé et ne pourra plus peindre sur le vif une influence qui aura cessé de se faire pleinement sentir»<sup>8</sup>. Jugeant ainsi, à

<sup>5</sup> Radu Carp, *L'influence du Code Civil français: le système de droit roumain dans une approche comparée*, en *ibidem*, page 208 et la suivante.

<sup>6</sup> Andrei Florin Sora, *L'institution préfectorale roumaine (XIX<sup>e</sup> siècle-1916): un modèle français?*, en *ibidem*, p. 220 et suivante.

<sup>7</sup> Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie: Les origines*, Ernest Leroux Editeur, 1898.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 8.

cette époque-là – fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'homme de lettres appréciait que l'influence française en Roumanie avait été et était encore considérable.

Pratiquement, selon Eliade, avant sa manifestation, le peuple roumain n'avait même pas eu de vie historique ni intellectuelle. Un autre intellectuel d'orientation libérale, Eugène Lovinescu, se référant au 19<sup>e</sup> siècle ne faisait pas d'appréciations différentes, ce qui permettait au philosophe C. Rădulescu – Motru de considérer avec beaucoup d'ironie une telle exagération du facteur externe. « Voilà donc comment est né cet enfant ... qui veut devenir dans le temps la civilisation roumaine ! Enfant naturel dans tout le sens du mot. Son père adoptif, l'enthousiaste Ion C. Brătianu l'avait trouvé sur le bord de la Seine, l'a soigné durant sa vie, le protégeant contre les dangers de la réaction et ensuite l'a confié au Parti Libéral qui l'a adopté pour l'éternité ». Et Motru d'ajouter : « A la formation de la civilisation, selon Lovinescu, le fond spirituel du peuple roumain n'a aucune contribution ... Nous en savons qu'il s'est formé en fonction de la direction du vent. Tant que le vent souffle de l'est, tout va mal et la civilisation roumaine en pâtit. Quant le vent souffle de l'ouest tout va bien. Cette fatalité de décision a détruit définitivement toute velléité d'autodétermination du peuple roumain, qui est un être purement passif et imitateur »<sup>9</sup>.

2. En jugeant les choses à une époque historique différente de celle où Pompiliu Eliade avait écrit, on constate que durant les dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle, l'influence française vit sa dernière période d'intense manifestation. On constate à la fois que cette influence avait commencé à devenir aussi un objet de polémique. Les effets n'étaient pas considérés uniquement positifs – comme on observe chez Pompiliu Eliade ou Eugen Lovinescu. Pour d'autres intellectuels, cette influence, confondue avec l'influence de l'Occident dans l'ensemble, avait été profondément nuisible car elle avait conduit à l'imitation en culture, détruisant la création originale et, par le changement du mode de vie, respectivement, par la modernisation, elle a contribué à une massive augmentation de l'exploitation de la plus grande partie de la population. Le premier aspect est mis en évidence avec intelligence et effet, par le courant Junimea, par le développement de la théorie des formes sans fond et le placement de la critique à la base de la culture. Les Occidentaux voyaient la Roumanie à travers le prisme des préjugés. Les Roumains contemporains la voyaient changée seulement à la surface, une forme sans fond. C'est ainsi que le junimisme – un courant de pensée configuré autour de la revue «Convorbiri literare», l'avait peinte, courant qui connaissait à la fin du siècle un final de gloire. Ce second aspect préoccupe la plupart des intellectuels, le grand poète Eminescu en premier lieu<sup>10</sup>. Sur la toile de fond d'une croissance du

<sup>9</sup> Ion Bulei, *Le système politique de la Roumanie moderne. Le Parti Conservateur*, Bucarest, 1987, p. 474–475.

<sup>10</sup> « On a donné au peuple des formes vides d'une civilisation étrangère, sans le moindre contenu et ses joies » écrivait Eminescu, accusant la «couche superposée », comme il nomme l'élite, pour avoir produit un déséquilibre très dangereux dans la société roumaine avec cet import incontrôlé

sentiment national, spécifique à l'Europe, à la veille de la première guerre mondiale, le discours ardent de l'historien Nicolae Iorga entraîne en 1906 des centaines d'étudiants dans les rues de Bucarest à la défense de la langue roumaine contre la cohorte des francisés déracinés, retranchés au sein des classes dirigeantes du pays. Il est à observer quand même que dans l'espace roumain, la résistance contre la modernisation n'a pas revêtu la forme d'hostilité, d'une résistance évidente. Les Roumains n'ont pas un Aksakov, un Somiakov, pour opposer à l'individualisme occidental un collectivisme à l'instar de celui russe, séculier. Ils n'ont pas eu un antioccidental comme Dostoïevski, pour qui la Russie ne devait pas s'europeaniser, car elle avait sa place entre l'Asie et l'Europe. Ils n'ont pas eu un Danielevski, qui, dans son livre de 1869, « La Russie et L'Europe », substituait la Russie à l'Europe, ou un réactionnaire en politique comme Pobedonosev. Les Roumains n'ont pas eu en littérature un Andrei Belai, qui dans un poème de 1908, intitulé Petersburg, versait le sang des Tatares sur l'Occident. Andrei Blok appelait les Scythes venir contre Europe, et V. Briusov en 1905, invoquait « le féroce Hun »<sup>11</sup>. Le traditionalisme des Roumains ne prend pas des formes idéologiques actives, en politique ils ne sont antimodernistes que sur le plan sentimental.

Selon les diplomates étrangers à Bucarest, la contestation de l'influence française qui commence à se manifester à la fin du 19<sup>e</sup> siècle était due à la croissance de l'influence allemande. Dans l'espace de la Transylvanie, de Bucovine, de Banat, l'influence allemande – autrichienne était aussi forte que celle française dans le Vieux Royaume (Valachie et Moldavie). Par comparaison, dans le premier cas, l'allemand était obligatoire au lycée, et le français facultatif,

---

de formes. Eminescu avait même observé l'existence de deux couches distinctes dans la société roumaine: une couche inférieure et une autre supérieure, la dernière étant trop sous l'influence de la civilisation occidentale/française et qui n'a pas trouvé la meilleure voie d'intégrer cette influence dans la culture nationale. (H.R. Patapievici, *Politice*, Bucuresti, 1996, p. 87). N. Iorga va prendre très tôt une attitude violente contre l'aliénation. La littérature de cette époque exprime d'une manière convaincante l'état de transition du moment : la nostalgie des temps plus tranquilles, des situations plus claires, l'inadaptation, la libération de vices, de l'arrivisme. Surtout la bourgeoisie qui se formait jouissait de l'attention pas du tout bienveillante des créateurs littéraires de ce temps-la. C'était une classe fautive, n'ayant pas de place dans la société roumaine de l'époque. Ce qu'Alecsandri esquissait, Caragiale fustigeait. Un monde plein de Farfuridi, Tipătești, Cașavenci, Bibici, Mițe de Ploiești, illustre d'une manière véridique la caricature du nouveau type sociologique, auquel Caragiale n'oppose pas le vieux, mais il le présente comme il le voit, déformé, dépoétisé, strident. Les notions de «peuple souverain», «égalité», «vote universel», «souveraineté » par leur déformation politicienne, – fruit du libéralisme appliqué à la vie publique – arrive à être dans l'œuvre du corrosif satirique, une farce de proportions...Par d'autres moyens, et sans «l'objectivité» de Caragiale, le nouveau type sociologique, le type bourgeois, est illustré par Duiliu Zamfirescu, Emil Gârleanu, Mihail Sadoveanu, I. Al. Brătescu-Voinești, dans les œuvres où ce nouveau type, le bourgeois, création de l'influence française, est opposé à celui de «boyard » un inadapté au matérialisme de la vie moderne qui regarde avec mépris mais digne le parvenu bourgeois. La réaction était plutôt contre la manière de présenter le nouveau, que contre le nouveau lui-même.

<sup>11</sup> D. Tschizewski, *Storia dello spirito russo*, Firenze, 1965, p. 251 et la suivante.

exactement à l'inverse de la situation au Royaume. Néanmoins, on ne peut pas tirer la conclusion simpliste qu'il y avait une élite germanophile en Transylvanie, Bucovine et Banat, et un autre francophile au reste. En fait, les deux influences s'entrecroisaient et une étude de la culture transylvaine à la fin du 19<sup>e</sup> siècle constatait «avec surprise» la profondeur de l'influence française dans cet espace où l'allemand était la principale langue de culture, d'autant plus que cette influence s'appuyait sur les nombreuses traductions de la littérature française, la conscience de la solidarité latine et le modèle de développement de la culture dans le Royaume qui donne le ton général de la culture roumaine<sup>12</sup>. Par ailleurs, au fur et à mesure que la force d'expansion de l'Allemagne augmentait, son influence, non seulement en Transylvanie ou en Bucovine, ne cessait de s'accroître. Le contexte était configuré par un taux d'environ 40–50% du commerce de la Roumanie avec les empires allemand et austro-hongrois et par la situation par le biais de laquelle la Roumanie était politiquement liée aux pays allemands depuis 1883. En visite à Paris, en 1900, en sa qualité de Ministre des Affaires Etrangères, Al. Marghiloman disait qu'entre la Roumanie et la France il fallait établir aussi vite que possible, des contacts politiques car «nous n'avons aucun intérêt à mettre tous nos œufs dans le même panier»<sup>13</sup>.

Il est également vrai qu'après la création de l'alliance franco-russe en 1891–1892, la situation de la Roumanie commence à être reconsidérée (non pas de manière fortuite, tous les concours pour les postes diplomatiques avaient parmi d'autres sujets, l'alliance franco-russe et ses effets). L'influence allemande est de plus en plus forte y compris dans le Vieux Royaume, dans des domaines comme l'histoire, la philosophie, la géographie, les spécialistes formés en Allemagne étant plus nombreux que ceux formés en France. Cependant, la plupart des enseignants universitaires continuent de provenir de l'école française (5/1 en 1892, le même qu'en 1864, mais seulement 2/1 en 1914!)<sup>14</sup>. En 1914, il y avait 330 étudiants roumains à Paris, la seconde nation proportionnellement, après les Russes. C'était réjouissant de savoir qu'il y avait 3147 étudiants à l'Université de Bucarest, cette année-là. Ce ne fut pas la croissance de l'influence allemande qui explique la réaction envers l'influence française, elle a favorisé certaines attitudes d'opposition au modèle français, mais la réaction envers ce modèle peut être expliquée notamment par la croissance du poids du facteur local, dans un prononcé besoin de légitimation.

La réaction contre les influences étrangères n'apparaît pas dans la société roumaine de ces dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle au niveau des masses, mais à

<sup>12</sup> Andrei Radu, *La culture française chez les Roumains de Transylvanie jusqu'à l'Union*, Cluj, 1982 p. 77–82.

<sup>13</sup> Archives Nationales Centrales, microfilms France, rôle 58, c. 47.

<sup>14</sup> A voir Lucian Boia, *Le modèle français et les expériences de la modernisation. La Roumanie, les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, p. 9.

celui des élites intellectuelles. Elle a une valeur culturelle. A la tendance intégratrice s'oppose celle spécifique. Celle-ci avait accompagné la modernisation dès le début. On a assimilé avec une certaine mesure des modèles étrangers, français en spécial, mesure qui, une fois dépassée, fut corrigée par la réalité existante. La tendance intégratrice elle-même représente un élément essentiel de la spécification. Une fois le moment du début écoulé, la tendance intégratrice et celle spécifique deviennent divergentes, ce qui explique l'existence chez nous des courants littéraires et historiques à l'instar de «des formes sans fond» de Maiorescu et, plus tard, le samanatorisme, poporanisme, gandirisme, évolutionnisme organique et passéiste de N. Iorga. Leur présence confère valeur à la culture et à l'idéologie roumaines. Car, indubitablement, une grande partie de la culture roumaine en effet, la meilleure partie de la culture roumaine, la culture classique, se revendique de cet esprit de réaction.

L'impression que la société roumaine se développe au 19<sup>e</sup> siècle le visage tourné vers Paris est évidente dans les deux hypostases, autant dans celle de réception par toutes les voies, de l'influence de la civilisation française et celle d'affirmation de sa propre identité et de contestation des excès des influences étrangères. Tout le procès s'est déroulé après un schéma vérifié aussi ailleurs: l'influence française a joué un rôle essentiel au début de la modernisation de la société (l'imitation est une suggestion reçue au moment opportune) ; grâce à cette influence, cette société a évolué et, plus tard, son besoin de se légitimer a réagi contre elle-même. A vrai dire, l'influence étrangère ne détruit pas le spécifique. Cette réaction est essentielle. Alors, les cultures réceptrices de modèles deviennent intéressantes. Le même processus a eu lieu concernant la civilisation et culture des Roumains. C'est pourquoi, il est très incitant pour le chercheur d'étudier la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

«Constatant qu'à Bucarest, il y a des boulevards, jardins, larges bâtiments, le Français voit ici un Paris plus petit. Et malgré tout cela, l'impression est déduite d'un faux raisonnement»<sup>15</sup>. L'illustre homme de lettres G. Călinescu le disait. Le fait que le style architectonique est en bonne partie inspiré de Paris ne signifie pas que les Roumains ont oublié le style brancovan du dix-huitième siècle dans la construction de leur villes, d'autant plus que l'intellectuel roumain qui savait et parlait une langue étrangère et s'offrait à donner des explications dans cette langue aux voyageurs d'autres pays ne signifiait pas que les Roumains n'aiment pas leur langue. Finalement, si l'on cite de nouveau George Călinescu, « le gris pluvieux de Paris, le baroque raffiné, l'agglomération typique des milliers de gouttières au-dessus des mansardes, n'ont rien à faire avec la candeur...de Bucarest, ville de poussière de Baragan, avec de blancs acacias et de blanches églises»<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> G. Călinescu, *Histoire de la littérature roumaine. Des origines jusqu'à présent*, revue et complétée seconde édition, Bucarest, 1994, p. 973.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 973.

L'architecture de la ville est dominée par l'éclectisme d'origine française, mais aussi par un mélange de Jugendstyle, art nouveau et éléments d'église, caractéristiques d'un style roumain. L'atmosphère à Bucarest ou dans toute autre ville de Roumanie à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du vingtième était différente de celle d'une ville allemande ou française, une atmosphère de contrastes, dont quelques-uns saisissants, une ville où madame Heathcote<sup>17</sup> trouvait du caviar bon marché et en abondance, mais pas d'eau pour se laver, où elle voyait se déplacer des trams à cheval ou chariots chargés de foin, beaucoup de voitures à cheval, une sorte de boudoirs publiques, où l'on voyait des gitans assis sur les trottoirs ou au bord de la rivière Dambovita, une espèce de « fossé puante », elle constatait qu'il y avait un mélange de beaucoup de langues, de variété de costumes, avec trop de couleurs, garçons demi-nus annonçant la vente des journaux français ou allemands, une ville particulièrement pécheresse, où tout geste semblait chargé d'appels païens, une ville où un touriste comme Sehabeddin Bey rencontrait des Allemands et Hongrois dans les industries, des Grecs en affaires, des Roumains conduisant des restaurants et des auberges, des Bulgares sur les champs, des Juifs aux finances, et des Roumains au restaurant, au théâtre ou dans des bureaux gouvernementaux, mais même à ces moments-là, seulement entre onze et treize heures ou entre cinq et sept heures de l'après-midi. John Reed, de Metropolitan Magazine qui vient en Roumanie au début du vingtième siècle, trouve la capitale comme un amalgame de cafés-bars, kiosques, peintres futuristes, une académie qui fait des dictionnaires, des prostituées, des journaux grivoises, des officiers vêtus d'uniformes en couleurs pastel, des femmes trop maquillées, un lieu où l'on faisait trop de politique, mais prise comme une affaire personnelle... Il semblait que Reed était parti avec le préjugé de ce que l'Orient signifiait pour un Occidental et il l'a même constaté sur place<sup>18</sup>.

En fait, chez les Roumains, comme c'est le cas de tant de peuples, le modèle occidental de la modernisation n'a pas été repris tout simplement, sans contribution du facteur local. Les étapes classiques de l'évolution moderne ont été comprimées ou même annulées. En Occident, la modernisation a pris plus de temps, ce qui a permis de sédimentations et maturations durant plusieurs générations. Chez les Roumains, comme chez d'autres peuples de cette zone de l'Europe, ou même d'ailleurs, la vitesse du passage d'une étape à une autre n'a pas laissé le temps pour de telles sédimentations. Ce fut cette situation qui a déterminé en bonne mesure la manière dont a été perçue la modernité, comme une succession de « formes sans fond ». Des recherches historiques et sociologiques plus récentes offrent une autre image du développement de la civilisation, supposant l'acculturation, donc non pas un transfert pur et simple de l'homme « civilisé » chez le « barbare », chez le « retardataire », chez le « non civilisé », du modèle chez l'Imitateur, sans que

<sup>17</sup> Dudley Heathcote, *My Wanderings in the Balkans*, London.

<sup>18</sup> Kurt Treptow, *John Reed en Roumanie*, 1915, Iasi, 1999, p. 17–21.

celui-ci n'ait aucune contribution (études de René Wellek, Robert Clements, Gerhard Kaiser, ou bien Ulrich Weisstein, Lucien Febvre, Marc Bloch, Braudel, Tudor Vianu, Al. Dima, Ad. Marino...). L'hégémonie excessive du modèle classique a été dépassé, l'élément récepteur a commencé à être mieux étudié et mis en valeur et le concept de l'intense communication entre les cultures a acquis une circulation qui ne cesse de croître<sup>19</sup>.

Au cours des dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle avait lieu le processus de l'imitation de formes occidentales, en espèce, françaises et l'esprit critique réactif commençait à se manifester d'une manière plus prégnante, comme ce fut le cas lors du processus Hallier, de Bucarest, en mars, 1900. Hallier, l'ingénieur français qui avait conclu un contrat avec l'Etat roumain pour la construction du port de Constanta, venait d'échouer financièrement et les banques françaises qui avaient participé à l'emprunt contracté par l'Etat roumain en 1899 par un groupe de banques allemandes et françaises avaient accepté de participer à la résolution amiable de « l'affaire Hallier » mais uniquement par la voie de l'arbitrage, c'est-à-dire, non pas la voie des tribunaux roumains, mais celle d'un tribunal international. Le processus est une confrontation entre 8 avocats roumains et français connus, tous, Roumains et Français, formés à l'école française, dont Raymond Poincaré, le futur Président de la France. Mécontent des incessantes vociférations de la salle du tribunal, Poincaré s'exclame: « Nous sommes aux portes de l'Orient, où tout est pris à la légère » (paroles répétées en fin de compte jusqu'à la satiété à tort ou à travers). Gh. Panu, l'avocat de l'Etat roumain proteste, estimant vexantes ces paroles. Poincaré cherche une explication, et Gh. Panu de rétorquer: « C'est avec plaisir que je prends acte des rétractations et des excuses de M. Poincaré ». « Un Français ne demande jamais d'excuses », riposte avec infatuation Poincaré. « Faschoda », « Faschoda »<sup>20</sup>, on entend les cris des participants au procès, rappelant à tout le monde l'incident Marchand-Kitchener. En un certain sens la critique du professeur faite par ceux qui avaient été ses élèves.

<sup>19</sup> Al. Duțu, *Interculturalité et modernisation culturelle dans le sud-est européen*, dans «Revue roumaine d'histoire», 1981, p. 689–693.

<sup>20</sup> Ion Bulei, *Le monde roumain à 1900*, seconde édition, Bucarest, p. 172.